

Mars \ Avril 2020

Aharon Appelfeld

Nicole Flattery

Mary Gaitskill

Etgar Keret

Bernard Vorms



Éditions de l'Olivier

5 mars

Mary Gaitskill

Faites-moi plaisir

Veronica

19 mars

Etgar Keret

Incident au fond de la galaxie

26 mars

Aharon Appelfeld

Mon père et ma mère

2 Avril

Nicole Flattery

Dans la joie et la bonne humeur

16 avril

Bernard Vorms

Pas gentil

Mary Gaitskill

Faites-moi plaisir

roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marguerite Capelle

en librairie le 5 mars



Quin est licencié de la maison d'édition new-yorkaise où il travaille depuis de longues années. Il est accusé par plusieurs femmes de conduite « inappropriée ». Pourtant, il peine à comprendre ce qu'on lui reproche.

Margot est sa meilleure amie. Si elle approuve la punition infligée à Quin, elle ne peut s'empêcher d'y voir une sorte d'injustice. Tirillée entre colère et compassion, elle cherche des réponses. Au fond, que désirons-nous vraiment, et pourquoi? Qu'est-ce que le consentement? Que se passe-t-il lorsque nous cédon à l'inacceptable?

Dans ce récit percutant, c'est toute l'ambiguïté de nos comportements qui se révèle, cette zone grise à laquelle seuls les écrivains ont accès. Car rien ne les oblige, eux, à juger leurs personnages.

En 1988, Mary Gaitskill défraie la chronique avec *Mauvaise conduite*, mettant en scène une jeunesse sexuellement libérée et consommatrice de drogues en tous genres. En 1994, paraît dans *Harper's Magazine* son essai intitulé *On Not Being A Victim*, dans lequel elle évoque les viols qu'elle a subis tout en refusant de se poser en victime. Aujourd'hui, dans le contexte du débat initié par # MeToo, elle fait un retour fracassant avec *Faites-moi plaisir*. Elle y aborde le bouleversement des rapports hommes-femmes à travers le prisme de la fiction.

Extrait

« Tu avais une tapette à fessée dans ton bureau? Elle traînait là, comme ça? Je ne l'ai jamais remarquée.

– Oh Margot, arrête. C'était plutôt, je ne sais pas, une grande cuiller ou une spatule.

– Et comme par hasard, elle était dans ton bureau. Et tu...

– On avait rendez-vous pour déjeuner et elle avait une demi-heure de retard. Je déteste quand les gens sont en retard. Je suis sûr que tu as remarqué que je suis très ponctuel.

– En effet.

– Donc j'étais un peu agacé et, presque pour détendre l'atmosphère, j'ai dit : « Tu mérites une punition pour ton retard, tu ne crois pas? » Et elle a répondu : « Si, sûrement. » Alors j'ai dit : « Quelle devrait être cette punition? » Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'elle allait répondre. Elle a dit... non, en fait elle ne s'est pas contentée de le dire : elle s'est retournée et penchée en avant. » Il a fait le geste pour me montrer, postérieur offert, genoux et cuisses serrées dans une pose affectée. Je crois qu'il a même posé les mains sur ses genoux. « Et elle a dit : « Une fessée. » Alors je lui ai donné une seule tape avec ce couteau à beurre...

– Une spatule, tu as dit.

– Peu importe ce que c'était, je ne m'en souviens pas. Et puis on est allés déjeuner et on a passé un super moment. Et maintenant elle dit que je l'ai battue et avilie. »

Je me suis pris le visage à deux mains en imaginant la scène : l'atmosphère badine au bureau, les paroles légères, la fille qui faisait peut-être une petite moue par-dessus son épaule en présentant ses fesses pour rire. Peut-être avait-elle tressailli à cette sensation cuisante, mais ensuite... allons-y pour le déjeuner et la rigolade ! Et puis le trajet de métro silencieux quand elle est rentrée chez elle, face à une rangée d'inconnus fatigués et distraits, fixant leur téléphone ou simplement le vide.

« C'est ça que je ne comprends pas. C'était son idée... non, en fait c'était bien mon idée. Mais elle a plus que joué le jeu. Elle n'était pas obligée de tendre les fesses comme ça. Elle n'était obligée de rien. Aucune d'elles ne l'était.

– Quin, ai-je répondu. Je ne dirai jamais ça en public. Je ne le dirai à personne d'autre qu'à toi. Et peut-être à Todd. Mais écoute. Les femmes sont comme les chevaux. Elles veulent qu'on les mène. Elles veulent qu'on les mène, mais aussi qu'on les respecte. Tu dois le mériter, à chaque fois. Et elles sont sacrément balèzes. Si tu ne les respectes pas, elles te jetteront à terre et caracolent dans le paddock pendant que tu baignes dans ton sang. Voilà ce que je pense. »

Mary Gaitskill Veronica

roman

collection Replay

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Suzanne V. Mayoux

en librairie le 5 mars



Dans les années 1980, Alison a connu son heure de gloire comme mannequin à New York. Mais le rêve a tourné court et s'est transformé en ballade de la dépendance. La drogue, l'argent facile et les succès éphémères l'ont détruite.

Vingt ans plus tard, Alison subsiste à New York en faisant quelques heures de ménage chez un ancien amant. Elle replonge dans le tourbillon de ses souvenirs. L'enfance, les relations avec son père, l'amitié rédemptrice avec l'excentrique Veronica, morte du SIDA... Tout revient, tout s'entremêle. Alison nous entraîne à sa suite dans ce « conte de fées pour adultes » brillant et pervers.

Née en 1954, Mary Gaitskill est considérée comme l'une des plus grandes nouvelles américaines. Elle a publié plusieurs ouvrages, dont *La Faille* (2013) et *Faites-moi plaisir* (2020) aux Éditions de l'Olivier.

Aharon Appelfeld Mon père et ma mère

roman

traduit de l'hébreu par Valérie Zenatti
en librairie le 26 mars



Écrit par Aharon Appelfeld peu de temps avant sa mort, ce roman se déroule pendant l'été 1938, dans un lieu de villégiature très prisé des Juifs de Czernowitz. Dans cette atmosphère paisible grandit pourtant la menace de la guerre.

Ce récit est aussi une évocation poignante des parents d'Aharon Appelfeld, présents dans tous ses livres. Le père est un homme sarcastique qui ne supporte pas les vacanciers, leur vacuité et leur agitation. Il leur préfère l'austérité de la montagne. S'il voit la tradition d'un mauvais œil, c'est qu'il s'y sent étranger. La mère porte sur les êtres un regard empreint de compréhension, perçoit l'inquiétude dans ces temps où tout est sur le point de basculer. Élevée dans une famille pieuse, elle continue de partager la vision du monde de ses parents. Elle préfère la contemplation au bavardage et se défie des théories.

Proche de *Badenheim 1939*, un des romans les plus connus d'Aharon Appelfeld, *Mon père et ma mère* reprend la thématique tchekhovienne des moments qui précèdent la catastrophe, troublant insidieusement l'atmosphère d'insouciance qui continue à régner. Un chef-d'œuvre.

Aharon Appelfeld est né en 1932 à Czernowitz en Bucovine et mort en 2018 à Petah Tikva en Israël. Il a publié une trentaine de livres, principalement des recueils de nouvelles et des romans. Lauréat du prestigieux prix Israël pour *Tsili* en 1983 et du prix Médicis étranger pour *Histoire d'une vie* en 2004, il est aujourd'hui considéré comme l'un des plus grands écrivains de notre temps. Son œuvre est traduite en français par Valérie Zenatti.

Extrait

Je retourne cette fois vers l'isba que mes parents louaient sur la rive du Pruth durant les vacances d'été. À force d'y retourner chaque année, la modeste bâtisse n'avait plus rien de provisoire pour nous. Nous y demeurions un mois, au milieu de tableaux naturels simples et intenses : un champ de tournesols jaune, des grillons argentés qui stridulaient jour et nuit, des plantes d'eaux hautes et touffues ratissées par des oiseaux de proie dont les cris perçants me réveillaient la nuit.

L'isba est exigüe : deux chambrettes, une cuisine qui fait également office de salle à manger. Elle donne sur une cour, un potager, deux cerisiers et des buissons de roses.

Tôt le matin, le propriétaire nous livre une miche de pain paysan, des œufs et des produits laitiers. Le potager est à notre disposition, Maman nous sert gaiement des concombres, des tomates, des radis et des ciboules tout juste cueillis. De nombreux parfums et saveurs ont accompagné mon enfance, mais le goût des légumes de ce potager reste gravé en moi jusqu'à ce jour.

Nous passons la matinée à nager et bronzer sur les rives de la rivière. Les vacanciers sont rares mais reconnaissables à leur style flamboyant. Seule la bourgeoisie juive peut s'autoriser un mois de vacances dans ce paysage pastoral au pied des Carpates.

Le soir, nous buvons du café devant l'isba, accompagnant le crépuscule qui, en cette saison, entraîne dans son sillage les lueurs du jour jusqu'à la nuit profonde. La lumière voilée dans l'obscurité grise et clairsemée ne s'éteint jamais totalement.

Nous n'allons pas rendre visite à la rivière à cette heure, nous la contemplons de loin en écoutant son murmure, absorbant encore tout ce que le jour nous a révélé.

Peu avant minuit, Maman coupe une pastèque dont le rouge excite le regard et dont le goût est un délicieux nectar.

La journée se passe donc sur la rive du Pruth. Ni large, ni bouillonnant, il ne faut pas pour autant se fier à cette apparence paisible : il a plus d'une fois emporté un enfant.

Mes parents ne me quittent pas des yeux mais cette surveillance continue ne m'empêche pas de voir la grande femme qui lézarde près de l'eau et ne bouge quasiment jamais, tandis que son mari chétif lui verse de la limonade comme à un enfant.

Un peu plus loin se trouve un homme à la jambe coupée. Je comprends d'après les allusions de mon père qu'il s'agit d'un riche propriétaire de la ville souffrant d'un diabète qui a contraint les médecins à l'amputer. Solitaire, il reste à l'écart. La casquette militaire vissée sur son crâne accentue cette posture.

Nous sommes immergés au milieu des montagnes et du scintillement des eaux. Il me semble parfois qu'un orchestre va bientôt jouer une valse et les gens se mettre à danser, comme chaque dimanche dans le parc municipal.

La plupart des personnes présentes ont l'âge de mes parents, quelques-unes sont plus jeunes. Les plus âgés ont un membre meurtri par les années. Ils boitent, s'aident de cannes pour marcher ou sont conduits sur des fauteuils roulants.

Je découvre que l'eau et le soleil sont sévères envers les personnes âgées qui retournent rapidement en ville, accompagnées de leurs domestiques.

Il y a autour de moi quantité de gens étonnants. Je demeure avec une poignée d'entre eux dans mon sommeil et peux les observer de près. Contrairement à ce que j'avais perçu, l'homme à la jambe coupée n'est pas triste mais aigri, et son regard amer se mue parfois en mépris. L'irritation déferle sur son visage lorsqu'il aperçoit la grande femme abreuvée de limonade par son mari.

Les visions nocturnes sont semblables aux visions du jour, et différentes pourtant. Leurs dimensions rétrécissent, seules les personnes étranges ou effrayantes conservent la même taille. Ce n'est pas sans raison que ma mère me souhaite de beaux rêves en m'embrassant le front. Il m'est arrivé de m'éveiller en nage. Ma mère tente alors de m'extirper de l'hallucination mais les gens effrayants continuent de me faire trembler.

Etgar Keret Incident au fond de la galaxie

nouvelles

traduites de l'hébreu
par Rosie Pinhas-Delpuech
en librairie le 19 mars

Chargé de nettoyer les cages des animaux, l'employé d'un cirque accepte d'être envoyé dans le ciel comme un boulet de canon; le jeune pensionnaire d'un étrange orphelinat découvre qu'il est un clone d'Adolf Hitler créé pour venger les victimes de la Shoah; un accidenté de la route perd la mémoire et se retrouve dans une pièce virtuelle avec une femme virtuelle, à moins que ce ne soit l'inverse...

Facétieuses, corrosives, brillantes, les vingt-deux nouvelles d'*Incident au fond de la galaxie* nous immergent dans l'univers «keretien», où le virtuel et le fantastique viennent subtilement troubler la réalité. Elles poursuivent une réflexion sur le deuil, la solitude et les stigmates laissés par l'Histoire.

Né en 1967 à Tel Aviv, Etgar Keret est l'auteur de plusieurs recueils de nouvelles, publiés chez Actes Sud et de *7 années de bonheur* (L'Olivier, 2014). *Incident au fond de la galaxie* a obtenu le prix Sapir et le National Jewish Book Award.

Etgar Keret a réalisé une mini-série télévisée, *L'Agent immobilier* (avec Mathieu Amalric et Eddy Mitchell), qui sera diffusée en mai sur Arte.

L'auteur sera à Paris du 20 au 24 mars
pour la parution de son livre.



Extrait

L'avant-dernière fois qu'on m'a tiré d'un canon

Avant le spectacle, on m'a mis une combinaison argentée. J'ai demandé à un vieux clown avec un énorme nez rouge s'il fallait suivre un entraînement avant d'être tiré. « Ce qui compte, a-t-il marmonné, c'est de relâcher ton corps. Ou de le contracter, l'un ou l'autre. Je ne me souviens plus très bien. Et veiller à ce que le canon soit bien pointé en avant, pour ne pas rater la cible.

— C'est tout ? » ai-je demandé. Même dans la combinaison argentée, je puais encore la bouse d'éléphant.

Le directeur du cirque est venu me taper sur l'épaule. « N'oublie pas, m'a-t-il dit, après qu'on t'aura envoyé sur la cible, tu reviens aussitôt sur scène, tu souris et tu salues le public. Et si par hasard t'as mal ou t'as quelque chose de cassé, tu ne le montres pas, le public ne doit pas le voir. »

Ils avaient l'air vraiment heureux, dans le public. Ils ont applaudi les clowns qui m'ont poussé dans la gueule du canon et, une minute avant d'allumer la mèche, le grand clown avec la fleur qui crache de l'eau m'a demandé : « T'es sûr de vouloir le faire ? C'est le moment ou jamais d'y renoncer. » J'ai hoché la tête, il a dit : « Tu sais qu'Istvan, l'homme-canon avant toi, est à l'hôpital avec douze côtes cassées ?

— Mais non, j'ai dit, il est un peu soûl. Il dort dans sa caravane.

— Comme tu veux », a soupiré le clown à la fleur qui éclabousse, et il a craqué l'allumette.

Avec le recul, je reconnais que l'angle du canon était trop aigu. Au lieu d'atteindre la cible, j'ai volé en l'air, j'ai troué la toile tendue du chapiteau et j'ai continué de voler haut dans le ciel, un peu au-dessous du voile de nuages noirs. J'ai survolé le cinéma drive-in abandonné où Odélia et moi allions parfois voir des films ; j'ai survolé l'aire de jeux où des gens se promenaient avec leur chien et leur sac en plastique chiffonné, et parmi eux le petit Max en train de jouer au ballon, qui a regardé en l'air quand je suis passé au-dessus de lui, a souri et m'a fait un signe de la main ; j'ai plané au-dessus de la rue HaYarkon, tout au bout derrière le local à poubelles de l'ambassade américaine, où j'ai aperçu Tigre, mon gros chat, qui guettait un pigeon. Quelques secondes plus tard, en me voyant atterrir dans l'eau, des gens sur la plage m'ont applaudi, et quand je suis sorti, une jeune fille avec un piercing au nez m'a tendu sa serviette en souriant.

Quand je suis revenu sur l'esplanade du cirque, mes vêtements étaient encore mouillés et tout était obscur alentour. Le chapiteau était désert et au centre, à côté du canon d'où on m'avait tiré, Ijo était assis, en train de compter sa recette. « T'as raté la cible, a-t-il grogné, et t'es pas revenu saluer comme je te l'avais dit. Je te retire quatre cents shekels. » Il m'a tendu quelques billets froissés et, voyant que je ne les prenais pas, il m'a lancé un regard têtue de Slave et m'a dit : « Tu préfères quoi, mec ? Prendre l'argent ou te bagarrer avec moi ?

— Laisse tomber l'argent, Ijo, je lui ai dit avec un clin d'œil avant de me diriger vers la gueule du canon. Rends-moi service, tire-moi encore. »

Nicole Flattery Dans la joie et la bonne humeur

nouvelles

traduites de l'anglais (Irlande)
par Madeleine Nasalik

en librairie le 2 avril



Au cours d'un été marqué par une invasion de mouches et par la disparition inexplicable de femmes de la région, une adolescente de quatorze ans connaît ses premiers émois sexuels auprès d'un ouvrier australien engagé par son père. Une enseignante explore les vicissitudes des rencontres amoureuses par Internet alors que la fin du monde approche. Un ancien mannequin revient dans sa ville natale pour travailler dans un lieu qui n'a de station-service que le nom...

Les huit récits qui constituent le recueil *Dans la joie et la bonne humeur* mettent en scène des femmes chahutées par la vie, souvent cantonnées à des rôles trop étreints pour elles, dans des existences qui confinent à l'absurde. Projetés dans des univers décalés, étranges et parfois dystopiques, ces personnages sont le reflet d'une vision très personnelle du monde contemporain.

Nicole Flattery est née en 1989 dans le comté de Westmeath, en République d'Irlande. Elle a suivi des études de cinéma et de théâtre au Trinity College de Dublin. Acclamé par la critique dès sa sortie, *Dans la joie et la bonne humeur* marque les débuts de Nicole Flattery dans le monde littéraire.

Bernard Vorms Pas gentil

récit

en librairie le 16 avril



« Pourquoi n'aime-t-on pas les Juifs ?
Parce qu'ils ne sont pas Gentils. »
Jacques Lacan




Né après les attentats de *Charlie Hebdo* et de l'hypercasher, *Pas gentil* est le fruit d'un choc sans précédent. Les réactions suscitées par ces événements – le lien supposé avec le conflit israélo-palestinien, la une du *Monde* (« Juifs de France : la tentation du départ »), etc. – ont brusquement confronté Bernard Vorms à sa judéité. Jusque-là, il ne s'en souciait pas : n'ayant pas été élevé dans la tradition juive, il ne se définissait pas comme tel. Mais alors, de quoi s'agit-il ?

Dans *Pas gentil*, Bernard Vorms s'intéresse à la perception du rôle des Juifs dans l'Histoire, se penche sur leurs représentations dans les œuvres littéraires et picturales, tente de comprendre l'évolution de l'antisémitisme à la française. À la manière de Montaigne (les *Essais* sont un peu son bréviaire), de Bernard Frank (son cousin littéraire) et d'Isaiah Berlin (qu'il révère), avec humour, il revisite l'héritage du judaïsme français.

Économiste, diplômé de Sciences Po, Bernard Vorms a mené une carrière de haut fonctionnaire qui l'a conduit à rédiger de nombreux rapports pour le gouvernement français, la Commission européenne et la Banque mondiale. Il a également enseigné à l'ENA.

retrouvez notre catalogue, nos
événements et avant-premières
sur notre site :

www.editionsdelolivier.fr

 Editions de l'Olivier
 EdLOlivier
 editionsdelolivier

Éditions de l'Olivier

96, boulevard du Montparnasse
75014 Paris
01 70 96 88 30

Maud Boulaud

Attachée de presse
mboulaud@editionsdelolivier.fr

Pauline Mulin

Relations libraires / salons
01 70 96 89 14 pmulin@editionsdelolivier.fr

Kaylen Baker

Assistante communication
01 70 96 88 30 editionsdelolivier@editionsdelolivier.fr